

Le baiser à l'enfant

Stéphane Gauthier

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78876ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauthier, S. (2015). Le baiser à l'enfant. *Moebius*, (146), 43–52.

STÉPHANE GAUTHIER

Le baiser à l'enfant

Comme chaque année, le cirque Rellum défilait sur le boulevard Groove au centre-ville de Centralia. La ville était visitée par la troupe toujours au plus fort de la canicule. Le reste du comté la voyait au printemps. Avec ses jongleurs, acrobates, clowns, animaux sauvages et toute son armada d'étrangetés, le cirque inspirait d'une curieuse façon la méfiance plutôt que la joie. Aujourd'hui, le directeur, accompagné de sa tribu, souriait aux passants attroupés qui le dévisageaient. Il était monté sur un char en forme de banane et n'était pas peu fier de lui. Le maire lui avait donné l'autorisation de prouver que son cirque était désormais sécuritaire.

— Il n'est pas dirigé par un abruti, vot' cirque, hein ?

— Bien sûr que non, qu'allez-vous croire ? Laissez-moi vous expliquer mon idée.

Il avait déroulé un plan de la ville d'un grand geste enthousiaste.

— Ce sera parfait je vous dis et... Oh, j'allais oublier, j'ai un petit quelque chose pour votre femme et vous.

Sur quoi il avait sifflé son assistant qui était entré en poussant devant lui un diable et plusieurs caisses et boîtes de dimensions diverses. Celui-ci quitta ensuite la pièce en exécutant en silence une révérence tout à fait exagérée. Et c'est ainsi qu'encore une fois, le directeur avait convaincu le maire de laisser parader son cirque. On peut penser que les boucles d'oreilles italiennes pour sa femme, les pâtés gourmands, les terrines et fromages et la caisse de petit sauvignon blanc offerts avaient pu aider le rondelet maire de Centralia à prendre sa décision. Il découvrit même à l'ouverture des boîtes un buste grandeur nature de Sitting Bull.

En cet après-midi festif pour les uns et nuisible pour les autres, on pouvait apercevoir dans la foule une jeune femme en imperméable avec son enfant. À côté d'elle, une dame âgée regardait la parade d'un air accusateur. Parfois, elle faisait non de la tête en pinçant les lèvres et elle regardait d'abord sa montre puis le contenu de sa sacoche. Derrière eux, un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un complet italien anthracite prenait plaisir au défilé, les mains sur les hanches et un air satisfait étalé sur son visage glabre.

— Est-ce que c'est la première fois que vous voyez le cirque Rellum ? demanda la dame âgée à la jeune femme.

— À vrai dire, oui, répondit-elle à la vieille dame qu'elle trouva gâteuse sans savoir pourquoi. Nous avons déménagé ici il y a quelques semaines, mon fils et moi.

— Ah. Moi, j'attends mon ami de cœur. Je lui ai dit sous le lampadaire. Il saura bien me retrouver dans cette foule, pensez pas ?

— À vol d'oiseau peut-être. On étouffe ici.

— On verra bien. Bienvenue dans notre petite ville sans histoire. Mais pour le cirque, c'est autre chose.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Ça, des histoires, y'en a.

— J'ai entendu dire que les places sont cher payées pour ce que ça vaut, dit la jeune femme en passant la main dans les cheveux de son fils.

— Oh, profitez-en. Aujourd'hui, c'est gratuit et puis, c'est peut-être la dernière fois que vous les voyez ces singeries-là.

— Pourquoi ?

— Le directeur, il ne respecte rien. Au-dessus de tout. Les règlements, pas pour lui, madame.

— Ah bon ?

— Vous en doutez ? Il plante son cirque n'importe où, sans permis. Byrnesville, Mount Carmel, Ashland. Vous pensez qu'il avait un permis ? Eh ben non.

— J'ai entendu des gens discuter tout à l'heure, dit la jeune femme. Est-ce que c'est vrai qu'il a fait de la prison ?

— Maman, qui est allé en prison ? demanda l'enfant en levant la tête.

— Personne, mon chéri, regarde le jongleur, là, avec la scie mécanique et le perroquet...

Elle termina sa phrase pour elle-même.

— On aura tout vu.

— Ah, toutes ces questions, dit la vieille dame exaspérée sans qu'on sache si elle s'adressait à la jeune femme ou à son enfant. Oui, madame, il est allé en prison. Et vous savez pourquoi? Il a menacé de mort un responsable de la Société protectrice des animaux. Vous vous rendez compte? Ces pauvres gens qui se tuent à l'ouvrage pour nos p'tites bêtes, n'est-ce pas, Persil? finit-elle par dire en s'adressant à sa sacoche qui pourtant parut aux yeux de la jeune femme ne contenir aucun animal, si petit soit-il.

— Qui est mort, maman?

— Chéri, tu as interrompu madame. Ce n'est pas poli. Excuse-toi.

— Excusez-moi, fit l'enfant, dépité.

— Ce n'est pas grave mon petit. Quel bel enfant vous avez. Il a quel âge? Euh, tu as quel âge, mousquetaire?

— Six ans et demi.

— Mais tu es grand, dit-elle tandis qu'elle se faisait la réflexion que cet enfant était plutôt petit pour son âge et surtout très maigre. Tiens, tu veux un bonbon?

— Je peux, maman?

— Oui, mais seulement un. Et tu n'acceptes jamais de bonbons quand tu es seul.

— Tiens, c'est au gingembre.

Elle lui tendit une friandise toute noire.

Une pause. Puis la vieille dame s'exclama :

— Bon, qu'est-ce qu'il fait, mon homme? J'espère qu'il n'a pas été retardé par son travail. Il est médecin, vous savez. Les choses qu'il voit parfois...

L'homme en complet derrière eux regardait la scène en souriant. La femme à l'enfant se retourna vers la vieille dame :

— Menacé de mort, vous dites? Mais c'est insensé.

— Ah, encore vous? Oui, et de la prison avec ça, bien fait pour lui. Où s'en va le monde, je vous le demande. Trois mois de prison ferme.

— Trois mois? dit la jeune femme en fronçant les sourcils.

— Oui. Parce que monsieur le directeur, en plus de ne pas respecter les règlements, de ne pas payer ses amendes, il ne respecte pas non plus ses animaux.

Les deux femmes baissèrent la voix pour éviter que le jeune garçon entende.

— Le cirque les maltraite? demanda la jeune femme.

— Ben quoi. Le chameau mort de déshydratation, ça ne vous dit rien?

— Comme je vous dis, nous avons déménagé il y a si peu. Pauvre bête, quand même, dit-elle encore tout bas, regardant le sol et envahie par une très grande tristesse.

— Si vous aviez consulté le panneau sur le terrain de l'église, vous sauriez.

— Le panneau?

— Le panneau historique qui retrace les grands événements de notre ville. Tous les nouveaux arrivants le lisent. M. Yamamoto l'a fait il y a deux ans. Il est électricien en chef du casse-croûte Chez Ann.

— Le casse-croûte a son électricien en chef?

— Oui, comment pensez-vous qu'ils arrivent à ne pas brûler vif là-dedans? Et puis, il y a cinq ans, il y a eu la famille Brown avec leurs serpents à lunettes de mômes.

— La famille Brown?

— Oui. Il y a eu aussi... Euh, non, je pense que c'est tout. Mais vous devriez le consulter, le panneau. Bien sûr, c'est libre à vous de vouloir vous intégrer ou non à notre communauté.

— Je comprends.

Puis la vieille dame ajouta:

— Donc voilà. Vous voyez un chameau dans cette parade, hein?

Elle reprit avant même d'obtenir une réponse.

— Non? Ben c'est qu'il est mort. Je ne serais même pas surprise qu'ils fassent parader un chameau mort. Maintenant, là, sous nos yeux.

La conversation tomba à plat un moment puis l'homme en complet avança d'un pas:

— Vous ne dites pas tout, madame, fit-il gentiment.

Les deux femmes se retournèrent, interloquées. La vieille dame regarda l'homme qu'elle trouva fort propre de sa personne:

— N'allez pas m'interrompre, vous. J'y venais. Ce chien de directeur. Tous ces accidents, c'est de ça qu'on va encore parler dans dix ans quand ils vont enfin boucler ce cirque.

La vieille dame criait presque pour couvrir le bruit croissant de la parade.

— Et mon ami de cœur qui n'arrive pas. Il est en retard, ça, c'est sûr. Sous le lampadaire, c'était une bonne idée, vous pensez ?

— Des accidents, maintenant ? Allons, vous me faites marcher, là, dit la jeune femme en serrant son fils contre elle.

— Vous me prenez pour une menteuse ?

— Pas du tout, mademoiselle.

— Un couple de lions échappé en... Ça fait longtemps. Attendez...

— En 2000, madame, compléta l'homme en costume. Les policiers ont dû abattre le lion et la lionne sur le quai de la gare Centrale.

— Ah. Voilà. Vous avez une bien meilleure mémoire que la mienne. Et l'âne, c'était quand ?

— Ça, c'était en 2002, je crois. Le directeur était fou de rage. Quand ils ont finalement rattrapé l'âne, il paraît qu'il l'a battu à mort avec une perche électrique.

— Mon Dieu, s'exclama la jeune dame. D'où vous tenez ça ? Et que faisons-nous ici à encourager ces sottises ?

— J'imagine qu'il n'y a pas beaucoup à faire dans cette petite ville depuis que le club de philatélie a été dissous par l'armée, dit l'homme avec un sourire accablé.

Elle lui rendit son sourire.

— Moi, je suis venu arroser le directeur, dit la vieille dame. Mon ami de cœur va amener le reste des grenades (elle prononça «grônaades»). Regardez ça.

Elle montra un sac à côté d'elle que personne n'avait remarqué jusque-là et quand elle l'ouvrit, on pouvait voir des ballons remplis d'encre. Elle reprit son sérieux :

— Et vous savez, ce n'est pas tout, il y a eu aussi cet incident où un taureau a blessé un jeune garçon. Tenez, il n'était pas plus vieux que le vôtre, le gamin.

Elle regarda sa montre puis se racla la gorge bruyamment.

La jeune femme pâlit et eut du mal à avaler. Le garçon, lui, n'écoutait plus depuis un bon moment. Il était content du spectacle dans la rue. Les dompteurs tentaient de faire monter un ours récalcitrant sur une bicyclette.

La vieille s'avança plus près de la jeune femme et chuchota, avec l'accent de celles rompues aux ragots :

— Il a du culot, ce directeur. Vous savez, après sa sortie de prison, vous savez ce qu'il a fait ?

— Quoi donc ?

— Il a établi son cirque itinérant près des bureaux de la Société protectrice des animaux et a branché toutes ses installations sur leur compteur électrique.

— Ben voyons.

— Il a fallu un mois pour qu'ils s'en rendent compte... Quand ils ont reçu la facture d'électricité.

Les deux femmes s'esclaffèrent. L'homme au complet s'était quelque peu retiré derrière.

— Mais pourquoi personne n'en a entendu parler ailleurs ?

— C'est comme ça. On dirait que rien ne sort de Centralia. Est-ce que je peux vous offrir une glace ? Et qu'est-ce que c'est que cette odeur de sucre ? Ça vous monte à la tête après un moment. On se croirait dans une gaufrière.

La jeune femme refusa la glace avec un sourire poli, mais distant, puis se tourna vers le cirque. Soudain, elle entendit la vieille dame s'exclamer :

— Ah. Ça alors ! Le voilà. Mais qu'est-ce qu'il fabrique celui-là ?

Elle se retourna et vit la vieille dame en furie courir au beau milieu de la parade en esquivant des nains puis attraper par l'oreille un jeune homme assez beau. Il était en sous-vêtements. Il circulait portant sur ses épaules deux iguanes gros comme des guitares et brandissait un grand drapeau de la Croix-Rouge. À cette distance, la jeune femme ne put saisir la conversation, mais il semblait que l'homme tentait en vain d'expliquer sa présence dans la parade. Elle l'entendit crier à sa dulcinée gériatrique qu'il voulait lui faire une surprise. C'était lui son ami de cœur ? Il devait avoir quarante ans de moins qu'elle. Décidément. La vieille dame tira par le bras l'homme qui baissa la tête comme un enfant en punition. Elle le somma de se couvrir

avec décence de son drapeau. Il l'enroula autour de sa taille, déposa bêtement les deux reptiles dans la rue, et les deux amoureux quittèrent les lieux d'un pas rapide.

L'esprit de la jeune femme divaguait, elle ne pouvait pas se concentrer sur ces excentricités, qui pourtant ne manquaient pas d'intérêt. C'était à cause du déménagement, ça lui revenait périodiquement, ça la rendait folle de se sentir loin de la maison de sa mère dont elle avait héritée. Sa mère, personnage aberrant qui se faisait bronzer avec de l'huile à chainsaw et qui avait trois dents en or. Et la maison avec ses galeries blanches tout autour, l'atelier de peinture dans le garage, le parterre de muguet, belladone, mandragore, tabac et rhubarbe du diable que le père avait jugé inutile et dangereux, et les carcasses de Corvette derrière que la mère avait jugé disgracieuses dans le paysage. Des souvenirs intenses, remplis d'amour, pourtant brouillés et mélancoliques. Et ils avaient vécu dans cette maison, son mari, son fils et elle, mais ils avaient dû vendre parce qu'ils ne pouvaient plus trouver d'emploi, ni lui comme inspecteur en santé et sécurité, ni elle comme professeure de mathématiques. Elle pensait qu'ils pourraient se trouver une maison équivalente, pas celle de sa mère bien sûr, mais la maison qu'ils devraient dorénavant aimer, avec ses qualités et ses défauts, par exemple un potager riche avec des oignons jaunes énormes et de la ciboulette, mais des voisins qui hurlent à longueur de semaine. Entre-temps, le marché de l'immobilier où ils vivaient à Woodbury avait chuté parce que l'usine de fumée avait fermé, le marché de la boucane s'étant révélé une affaire désastreuse, mais aussi parce que c'était une ville pourrie par des drames politiques municipaux depuis vingt ans et que le maire était l'artisan d'un paquet de troubles. Plus personne ne voulait vivre là. Plus personne n'allait au centre d'achat ou au restaurant. On allait à l'hôpital pour se changer les idées. La maison de la jeune femme, d'une valeur de 112 000 \$, s'était vendue 39 000 \$. Alors, ils avaient acheté ici à Centralia, un trou, une maison mobile à la sortie de la ville, en face du cimetière, et maintenant il y avait des ânes battus à mort par un directeur de cirque fou qui avait fait de la prison.

Elle pencha la tête un moment, observa son fils qui ne la regarda pas. Il avait les yeux rivés sur la parade. Elle se tourna vers l'attraction et prit pour la première fois la mesure de ce qu'on y présentait. C'était comme si ses yeux étaient des lentilles qui se focalisaient peu à peu sur une troupe de monstres hétéroclites.

Le cirque dépareillé avançait avec lenteur et fracas. Elle repéra le jongleur qu'elle avait vu plus tôt avec le perroquet et la scie ; le perroquet semblait comme hypnotisé. Il y avait un groupe de nains, dont certains étaient carrément nus comme à leur naissance, qui haranguaient la foule, jouaient les comiques, certains volaient montres et portefeuilles en se faufilant à travers les jambes des spectateurs puis les remettaient dans le sac d'autres personnes. On se demandait où ils avaient acquis une telle adresse. On entendait le rire épais du directeur et ses invitations à applaudir des femmes superbes qui prétendaient être dotées d'un sexe masculin et qui envoyaient des baisers tout autour d'elles. Elles criaient haut et fort d'aller coucher les enfants, qu'on verrait plus tard de quoi Dieu les avait dotées. Les tigres, les autruches et même un hippopotame prisonniers de ce manège strident s'agitaient. Ils tendaient au maximum les cordes à leur cou retenues par des dompteurs musclés et moustachus qui perdaient le contrôle, mais continuaient quand même de sourire. On sentait le souffle des animaux qui voulaient s'échapper et, pour certains, croquer les enfants ; pour d'autres, jouir du chaos dans lequel on les avait jetés. Des animaux à la mine malade, secoués d'agressions sensorielles, un ours au regard triste coiffé d'une tuque de père Noël, un âne au pelage ras, couvert de tatouages tribaux, un singe qui se masturbait dans sa cage à oiseaux géante. Plus loin derrière, un orchestre déglingué battait la mesure, mais ce n'était pas une musique joyeuse de circonstance, plutôt une sorte de marche funèbre avec de gros tambours frappés à un rythme lent et régulier. Cela était couvert en partie par des chanteurs a capella qui barrissaient à tue-tête des chansons à boire, vêtus de collants noir et blanc et coiffés de casquettes militaires. Deux d'entre eux se chamaillaient pour prendre la tête du cortège et, quand l'un céda enfin sa place à l'autre, le vaincu alla pincer les fesses d'une des amazones hermaphrodites

qui lui balança par la tête un grand coup de sa sacoche multicolore. Il y avait aussi des enfants gracieux et agiles qui semblaient se téléporter les uns sur les autres pour former des pyramides n'obéissant à aucune loi terrestre, devenant peu à peu d'énormes polygones irréguliers, tout sourire, et leurs petits muscles ne semblaient pas déployer d'efforts ni se fatiguer. Puis, il y avait un vieillard en haillons, les doigts couverts d'anneaux, avec de grands yeux qui paraissaient ne jamais cligner, et qu'un ours faisait sauter dans un cercle de feu. Après chaque saut, le vieux criait à la foule quelque chose que personne ne comprenait. Il reprenait ensuite ses acrobaties imprudentes sous le regard ahuri des enfants excités ou nauséeux d'avoir trop mangé les cochonneries lancées par le directeur: bonbons aux fruits, chocolats tombés par terre, gommes à mâcher piétinées et sacs de barbe à papa brun et orange aux saveurs indiennes. L'un des enfants vomissait pendant que sa mère lui tapait fort dans le dos, croyant ainsi tout faire sortir à grands jets. Les mères essayaient de retenir les enfants qui s'agitaient en tous sens et les pères fulminaient, certains se regardaient d'un air entendu, à savoir qui serait le premier à flanquer une raclée au directeur et mettre fin à ce damné cirque. L'enfant de la jeune femme, plutôt calme, pressentait que tout ce qui arriverait aujourd'hui demeurerait gravé dans sa mémoire. La chaleur était accablante, l'atmosphère étouffante, l'air de plus en plus lourd d'une prégnante odeur de sucre brûlé échappée d'on ne savait où.

Des cris percèrent la fête. « Il est tombé ! Il est tombé ! firent d'abord quelques personnes. Comment ? Quoi ? Le directeur. Il est tombé de son char », entendit-on de part et d'autre. Des gens riaient, d'autres étaient affolés parce que le directeur semblait s'être foulé une cheville et qu'un jeune taureau s'était échappé et s'attaquait à lui. Les rires cessèrent aussitôt. L'homme se débattit, parvint à se relever deux ou trois fois, mais sans effort et sans se presser aucunement, le taureau le remit par terre d'un brusque mouvement de sa tête démesurée. Il le bousculait et le directeur paraissait tout petit. Bientôt, le taureau manœuvra un corps immobile, tel un bout de bois dont il se serait amusé. Les gens hésitèrent à intervenir, certains s'en fichaient voire en étaient ravis. La sécurité réagit un

peu trop tard. Tout le monde avait les yeux rivés sur la scène. La jeune femme en imperméable se plaça devant son enfant, suivant le déroulement des événements seconde par seconde, prête à réagir.

Profitant de l'agitation générale, l'homme au complet s'approcha de l'enfant. Il se pencha, un genou par terre, jusqu'à être à sa hauteur. Le relent de sucre calciné était insupportable. Il prit l'enfant par l'épaule et celui-ci se retourna. L'homme mit un doigt devant sa bouche. « Chut », fit-il. Le garçon se figea, les yeux grands ouverts. Puis l'homme enfonça lentement son doigt dans l'oreille de l'enfant. Il le tourna à l'intérieur, gratta avec son ongle, respira fort, le regard pénétrant, un sourire gelé sur ses lèvres minces comme du papier bible. Il ressortit son doigt couvert de cire, ouvrit les yeux, le regarda un instant et le mit dans sa bouche. Il lécha tout, contorsionna sa langue pour aller fouiller sous son ongle. Il ferma les yeux, pris d'un contentement délicieux. Tous deux sentaient leur cœur battre dans leur gorge: l'un d'appétit; l'autre d'une peur nouvelle et sourde. L'homme fit un clin d'œil au garçon, lui chuchota, son visage lisse tout près de son visage tout aussi lisse: « C'est notre secret. » Il se releva, s'éloigna sans se presser et fut avalé par la foule.

On maîtrisa le jeune taureau avec peine, en s'y reprenant plusieurs fois et de plusieurs manières. On se donnait des conseils, on criait des ordres contradictoires, on élaborait des plans d'action qui se dissolvaient à chaque nouveau mouvement du taureau, mais tout ce monde semblait très solidaire. Ils attachèrent finalement l'animal et le fourguèrent dans le camion. Le directeur gisait sur le sol. Des clowns se massèrent devant la scène pour le cacher, leur sourire idiot inanimé sur leur figure grasse. Tout le monde se demandait quoi faire. La musique cessa peu à peu.

« Allez André, viens, on s'en va », dit distraitement la jeune femme à son fils comme si elle se réveillait d'un rêve. L'enfant obéit en silence. Une brise montante transporta de la poussière, quelques déchets et papiers d'emballage. La foule se dispersa, lente et molle. L'odeur de sucre brûlé disparut.